

## Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 30 juillet 1904

---

### Discours prononcé par M. Lucien POINCARE, Inspecteur Général de l'Instruction Publique

Mes chers Amis,

L'un des meilleurs parmi vos maîtres excellents vient en termes éloquents, de faire l'éloge de la science qu'il enseigne avec autorité ; vous devinez bien que nous sommes ici de véritables complices et qu'ancien professeur de physique, je vais à mon tour user du droit que l'on a de plaider pour sa maison et dire, une fois de plus, mais rassurez-vous d'une façon très brève, quel rôle considérable les sciences doivent, à notre avis, jouer dans votre éducation générale.

Aussi bien nous ne croyons pas qu'il soit déplacé d'insister sur un tel sujet dans le lycée de Paris qui, seul entre tous, porte un nom de savant, et je suis, pour le moins, assuré de ne pas déplaire au chef de ce lycée qui professa les sciences avec beaucoup de talent avant d'entrer dans la carrière administrative et d'avoir, pour ses débuts, vous en souvient-il, mon cher Proviseur ? la délicate mission, dont il s'acquittait avec un dévouement absolu et une fermeté bienveillante, de surveiller les grands collégiens que, je le dis tout bas, nous étions restés à vingt ans, quelques-uns de vos graves professeurs et moi-même, malgré le sérieux de notre titre de normalien.

Je répéterai donc, après M. Bertinet, que, nous plaçant tout d'abord au point de vue des résultats pratiques, nous devons dans l'enseignement secondaire, conduire nos élèves au seuil de la vie active et, sinon accomplir l'impossible tâche de les munir de toutes les connaissances utiles, du moins les mettre en mesure de faire, lorsque le moment sera venu, un choix raisonné entre toutes les voies qui s'ouvriront devant eux.

« On doit, dit un grand homme dont le nom vous est familier, présenter à l'esprit des jeunes gens des choses de toute espèce, des études de tout genre, des objets de toutes sortes, afin de reconnaître le genre auquel leur esprit se porte avec le plus de force ou se livre avec le plus de plaisir ». Lorsque Buffon écrivait ces lignes, il traçait un plan d'études qui n'échapperait sans doute pas aujourd'hui au reproche peut-être de conduire rapidement au surmenage, au fâcheux surmenage, mais il justifiait d'avance, par une raison simple et péremptoire, l'introduction dans nos programmes de ces notions élémentaires mais très variées, dont la multiplicité effraye surtout ceux qui s'imaginent à tort que nous nous attendons à voir nos élèves devenir entre nos mains des savants, et sortir du Lycée transformés en chimistes ou en mathématiciens, en physiciens ou en physiologistes.

Ce n'est pas d'ailleurs, on vous le disait fort bien tout à l'heure, un but aussi étroitement utilitaire que nous visons par-dessus tout, nous avons beaucoup plutôt en vue la formation générale de l'esprit des jeunes gens qui nous sont confiés, et nous estimons que, pour cette formation, la science met à notre disposition une discipline à laquelle aucune autre ne peut être opposée comme supérieure.

Je sais bien que la pédagogie, malgré son austérité, n'échappe pas aux caprices de la mode et que chacun aujourd'hui se croit, comme nous-mêmes, tenu d'attribuer à sa spécialité un caractère éducatif éminent : grammaire ou langues vivantes, géographie ou gymnastique, tout doit s'enseigner non seulement afin de procurer des connaissances utiles, mais encore pour arriver, au moyen de ces connaissances, à modeler des intelligences ; je ne conteste à aucune de ces matières sa valeur éducative, je reconnais que les études littéraires, en dehors même de ce qu'elles doivent au principe scientifique selon lequel elles s'orientent de plus en plus, conservent une vertu propre qui est très efficace et très haute, mais notre prétention ne paraîtra sans doute pas exagérée si nous réclamons pour la science dans l'œuvre de l'éducation une place prépondérante, et si nous déclarons hautement que la science nous paraît indispensable à quiconque veut faire son métier d'homme.

N'est-ce pas elle en effet qui nous fournira le modèle le plus sûr de ce qui est juste et vrai, qui nous enseignera le mépris des fausses clartés, le respect des faits, qui libérera enfin nos esprits de tous les préjugés pour établir l'amour de la vérité scientifiquement établie.

A côté de son rôle bienfaisant dans la culture de l'esprit, elle en remplira un plus noble encore dans l'éducation du caractère. On vous a montré comment elle nous apprend la modestie et la patience, comment elle inspire le courage, le goût de l'activité raisonnée, comment elle développe des volontés énergiques et droites, comment enfin elle nous apprend la sincérité et la franchise en nous faisant comprendre que l'on ne peut jamais ruser avec les faits.

Et puisque, élevé à son école, je dois être franc, vous me permettrez d'avouer nettement que je ne partage pas toutes les idées de M. Bertinet : je ne puis dissimuler qu'à mon sens, l'esprit scientifique est un autre nom de l'esprit critique et je souhaite que tout homme trompé par la science ne tremble devant aucun mystère et n'adhère jamais qu'à ce qui lui est démontré par la raison.

Je ne veux pas non plus renoncer à l'espoir que la science puisse un jour harmoniser les consciences et je me refuse à croire qu'il n'existe pas, dès à présent, une morale scientifique. J'entends bien qu'il peut paraître nécessaire pour classer les données de la science, pour mettre à leur juste place les résultats qu'elle nous fournit, pour interpréter les règles auxquelles elle nous conduit, de faire appel à la philosophie ; mais, comme le disait dans une circonstance récente, un de nos plus illustres philosophes, la philosophie elle-même nous apparaît aujourd'hui comme une réflexion sur la science, et, en somme, c'est la science elle-même qui reste le seul principe solide et immuable sur lequel nous puissions établir nos doctrines.

On vous citait, il y a un instant, quelques lignes extraites de l'œuvre considérable de M. Berthelot ; mais il convient pour comprendre la pensée véritable du Maître de connaître un peu plus à fond ce qu'il a écrit. Dans deux beaux livres dont on ne saurait trop vous recommander la lecture : « *Science et Morale* » et « *Science et Education* », il nous explique comment la science lui apparaît comme la plus grande force morale sur laquelle puisse s'appuyer la dignité de la personnalité humaine. A ses yeux, les moralistes contemporains qui ont cherché à édifier la morale sur l'idée du beau ou bien encore sur la solidarité, ont en réalité travaillé à l'établir sur le principe scientifique, car la connaissance des lois naturelles, de leur grandeur, de leur harmonie, est le plus sûr moyen pour arriver à la conception du beau, et puisque cette connaissance ne peut être acquise et mise en œuvre que par le concours des efforts individuels, elle fait pénétrer dans nos cœurs et dans notre esprit la notion vivifiante d'une haute solidarité.

Oui, mes amis, la science peut devenir l'inspiratrice la plus généreuse de vos pensées et l'on ne saurait, sans injustice, nier qu'elle a, elle aussi, provoqué les dévouements les plus désintéressés et dirigé les vies les plus hautes et les plus pures. Un homme dont nous déplorons la perte récente, un noble esprit et un grand cœur, Gaston Paris, prononçant l'éloge de Pasteur, s'écriait avec raison, s'adressant à la jeunesse : « Soyez sûr que la discipline que la science imposera à vos esprits se fera sentir à vos consciences et à vos cœurs. L'homme qui a, jusque dans les petites choses, l'horreur de la tromperie et même de la dissimulation es par là-même éloigné de la plupart des vices et préparé à toutes les vertus, »

Je ne voudrais certes pas prétendre qu'il ne s'est jamais trouvé des hommes qui ont puisé à d'autres sources qu'à celle de la science des sentiments sublimes, et je n'ignore pas que des motifs divers ont souvent inspiré des œuvres admirables de bonté et d'abnégation ; mais il est au moins un terrain où la science ne rencontre pas de rival : elle seule peut nous donner confiance en l'avenir de l'humanité, elle seule peut faire naître chez nous une vraie sympathie pour les hommes, elle nous apprend à vivre, à comprendre la vie, à l'aimer, et notre idéal à nous, notre culte, c'est la foi en la perfectibilité de la nature humaine.

Regardons droit devant nous et tout en donnant un pieux souvenir à ceux qui ont honoré la patrie, allons suivant la fière parole de Goethe à l'avenir par de là les tombeaux. Vous, mes amis, qui êtes à cet âge où l'esprit de l'homme pousse ses plus belles fleurs, inspirez-vous de la science, marchez allègrement dans la route qu'elle vous a ouverte ! Que de fécondes occupations, que de nobles travaux pour la génération qui va succéder à la nôtre ; à vous de devenir enfin ces citoyens passionnément dévoués d'une cité vraiment fraternelle, ces hommes d'activité et de conscience possédant le sentiment du juste et du vrai dont a besoin la démocratie. A vous de suivre cet immense mouvement de civilisation et de liberté qu'ont préparé les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle et qu'ont commencé nos grands aïeux de la Révolution française.

## **Lucien POINCARÉ**

(1862-1920)

*Ancien élève de l'École Normale Supérieure*

*Agrégé de physique (1887)*

*Professeur dans divers lycées, puis à l'École supérieure d'électricité*

*Recteur de l'Académie de Chambéry (1900)*

*Inspecteur Général de l'instruction publique (1902)*

*Directeur de l'Enseignement secondaire (1910), puis de l'Enseignement supérieur*

*Vice-recteur de l'Académie de Paris (1917)*